

**LACTANCE, *DE OPIFICIO DEI* (303-304) :
LE SAVOIR MÉDICAL AU DÉBUT
DU IV^e SIÈCLE**

Michel PERRIN
(Université d'Amiens)

NOUS avons l'intention de donner ici quelques aperçus, à propos de Lactance, *De opificio Dei*, sur ce qu'un rhéteur chrétien pouvait savoir en fait de médecine au début du IV^e siècle, et quel sens il donnait à ses connaissances.

1. Quelques éléments biographiques¹ sont nécessaires pour brosser le contexte socio-culturel de l'auteur.

Lactance (env. 250-325) est un rhéteur africain, qui a eu pour maître Arnobe. On sait qu'il a été écrivain avant d'être chrétien, mais cette œuvre est complètement perdue. Sa réputation est telle que Dioclétien l'appelle à Nicomédie (entre 290/300) pour qu'il y occupe la chaire de rhétorique latine. Constantin est à la cour de Dioclétien jusque 306, les relations de Lactance avec lui remontent sans doute à cette époque (quand Constantin fait de Lactance le précepteur de son fils, il est en effet probable qu'il le connaissait depuis un certain temps). En février 303, quand commence la persécution contre les chrétiens, Lactance est à Nicomédie, et il s'engage. Son baptême semble bien être alors récent, et donc avoir eu lieu en Bithynie. Mais

¹ Voir la *Nouvelle Histoire de la Littérature Latine*, t. 5, p. 426-459.

des contacts avec le christianisme sont certains dès sa période africaine : son texte biblique a des « colorations africaines », et il connaît les apologistes africains, sans parler d'influences venant des milieux platonico-gnostiques.

Le *De opificio* a donc été écrit contre les persécuteurs en 303/304. Mais son œuvre majeure est constituée par les *Institutiones divines*, achevées en 311/313 (en avril 311, Galère publie son édit de tolérance. Mais Lactance est encore à Nicomédie en juin 313 : après l'édit de Milan, Licinius entre dans la ville). En 315/316, il écrit le *De mortibus persecutorum*, un pamphlet contre les empereurs persécuteurs ; il est alors à Trêves, où il a été appelé par Constantin en 314/315 pour être le précepteur du César Crispus. Il reprend son enseignement, écrit des textes de philologie (perdus aujourd'hui), le *De ira* et un *Épître des Institutiones divines*. Il prépare une deuxième édition des *Institutiones* (324), mais il meurt avant d'avoir pu y mettre la dernière main (sans doute en 325).

Ses relations d'amitié avec Constantin sont certaines ; on admet généralement aujourd'hui l'authenticité de l'*Oratio ad sanctorum coetum* (323) dont les idées ont une grande parenté avec les siennes. Même si rien ne permet de décider a priori si c'est l'empereur qui a influencé le rhéteur ou si c'est l'inverse, on peut penser qu'il n'y a pas eu d'exclusivité, admettre à la fois une prédominance politique de Constantin et une parenté de leur approche des problèmes.

2. Les tendances majeures de Lactance, telles qu'elles apparaissent dans l'œuvre conservée.

C'est d'abord un apologiste. Il écrit parce qu'il a une mission culturelle à l'intention des Romains. Son apologétique est de type protreptique. Il s'efforce sincèrement d'entrer dans la *Weltanschauung* des païens. Il a la volonté d'avoir un niveau culturel équivalent à celui des meilleures œuvres du paganisme ; il prend donc en considération la littérature païenne ; par rapport à ses prédécesseurs, un fait nouveau saute immédiatement aux yeux, c'est qu'il utilise et remploie massivement les auteurs classiques.

Cela entraîne une réévaluation des œuvres littéraires, et une attention constante à la beauté de la langue. Il développe

consciemment une esthétique et une poétique chrétiennes. La poésie à ses yeux transmet le vérité sous le voile de l'allégorie. La poésie chrétienne doit donc chanter les louanges de Dieu et se mettre à son service (*inst.* 6,21,4).

Son imitation voulue de Cicéron, et la méthode choisie par lui ont pour conséquence que le caractère chrétien et biblique est souvent peu ou pas visible (on parle souvent de « crypto-christianisme » à son sujet). En plus, les topoi classiques sont passés dans la tradition dans un sens chrétien (« *interpretatio christiana* »).

En matière de théologie, il est plutôt en retard sur les questions touchant à la christologie, et sa doctrine de la Trinité a paru très rapidement bien approximative. En fait, sa pensée est « binitaire » (quelle est la place du Saint Esprit ?) ou dualiste dans une présentation d'ensemble moniste. Son eschatologie est visiblement millénariste, en connexion avec le grand intérêt qu'il manifeste pour la littérature apocalyptique et oraculaire. Il fait aussi quelquefois des citations bibliques apocryphes, dont certaines viennent des milieux gnostiques. Au total, on relève chez lui beaucoup de points archaïques communs avec la pensée judéo-chrétienne. Sans être hérétique donc (surtout compte tenu de son temps), il est proche des hérétiques, ce qui explique que le *Decretum Gelasianum* rejette ses œuvres.

3. Le *De opificio*

C'est la première œuvre conservée de Lactance, mais ce n'est pas une œuvre de jeunesse : il a environ 50 ans. C'est à l'époque plus que la maturité. Ensuite, malgré le ton apparemment pacifique, c'est une œuvre de combat, rédigée au début d'une persécution très dure, surtout en Orient, et qui a dû être d'autant plus douloureusement ressentie qu'elle venait après plusieurs décennies de tranquillité (ce que l'on a appelé « la petite paix de l'Église »).

Le traité est placé d'emblée dans le sillage de Cicéron, il exprime la puissance de l'œuvre créatrice de Dieu. Il est proche du Portique et de sa façon de prouver la Providence. L'homme est un produit réfléchi de la création divine. Son anthropologie (dont beaucoup d'aspects seront développés dans les *Institutiones*) est claire dans ses grandes lignes : l'homme proprement dit est l'esprit ; le corps

est son enveloppe terrestre. Dieu a donc des desseins sur l'homme, ce qui entraîne nécessairement pour ce dernier des devoirs éthiques et religieux à l'égard de son Créateur et de son vrai Père.

Son crypto-christianisme se traduit par une anthropologie protreptique, d'empreinte stoïco-platonicienne avec beaucoup d'emprunts à la médecine ; le monothéisme est appuyé, avec un certain relativisme philosophique (plutôt qu'un scepticisme réel) ; l'accent religieux est net (il l'était déjà dans le *De natura deorum* de Cicéron, et c'est une tendance forte de Plotin et de Porphyre). Mais cette anthropologie reste fondamentalement chrétienne : l'« opifex » est le Dieu créateur de la Bible et l'homme est sa créature.

Le plan général est clair dans l'ensemble (beaucoup moins quand on descend dans le détail) :

- 1-4 : contre les Épicuriens, négateurs de la Providence
- 5-13 : anatomie et physiologie de ce qui est observable : utilité et beauté de ces parties
- 14-19 : organes cachés et composantes de l'esprit et de l'âme : « dubia uel obscura »
- 20 : conclusion et annonce du projet des *Institutions*. Quand les *Institutions* sont réalisées, Lactance renvoie au *De opificio en inst.* 2,10,5, ce qui montre bien que l'un prélude à l'autre.

Les sources ne sont pas nommées pour la matière scientifico-médicale, sauf Varron, pour les étymologies et qui est cité avec Aristote au chapitre 12, « de utero et conceptione », qui vient selon toute vraisemblance du *Tubero uel de origine humana*. Se pose donc la question de savoir d'où Lactance tire ce qui ne figure pas déjà dans l'œuvre cicéronienne, et notamment dans l'exposé sur l'homme que le stoïcien Balbus fait au livre 2 du *De natura deorum*.

Heck et Wlosok (dans la *Nouvelle Histoire de la Littérature Latine*, citée note 1) pensent à une forte influence de l'hermétisme, ce qui est naturellement plausible, mais personne ne voit de modèle bien déterminé, et n'a pu démontrer de parallèles précis et philologiquement crédibles : on n'a aucune preuve d'une utilisation du *Corpus hermeticum* comme d'une source directe. Je préfère rester dans le doute à ce sujet devant une hypothèse qui ne me semble pas vraiment nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'on connaît des

anthropologies apparentées (même si, dans ce cas, il est hors de question de parler de « sources », ou de « bibliothèque » de Lactance) : celles de Cicéron, Grégoire de Nysse, Ambroise de Milan et Némésius d'Émèse, en plus de celle de Lactance. Dans un article célèbre, E. von Ivanka a pensé à Posidonius², ce qui est malheureusement indémontrable. Je penserais plutôt à une confluence de nombreux courants de tradition, et à la littérature de manuels contemporains du début du IV^e siècle, que l'on entrevoit dans certains cas³, mais dont la perte nous empêche de pénétrer profondément dans le détail, que l'on devine sans pouvoir aboutir à des certitudes.

Cela étant, encore une fois, les lignes de force de l'argumentation sont claires. Lactance adapte l'anthropologie philosophique dans un cadre chrétien. Le thème philosophique de la Providence divine se transforme en celui de la dépendance de l'homme comme créature. Plusieurs tendances de Lactance brouillent aussi les pistes : il fait une lecture platonicienne de Chrysippe ; il est éclectique, et prend son bien dans des doctrines qui ne sont plus des corps chimiquement purs (cela dès avant Cicéron, naturellement) ; enfin, pour prouver la Providence, il veut de l'intelligible et du visible, et n'hésite pas à mêler de la grammaire (l'étymologie) et de la médecine. On comprend que le résultat final soit quelque peu déroutant pour le lecteur moderne, dont les catégories de pensée se voient bouleversées.

Dans un article récent, un chercheur britannique a complété un peu ce tableau et attiré plus fortement encore que je l'avais fait l'attention sur la proximité du *De opificio* avec le *De natura deorum*, livre 2, mais aussi 3⁴. Le problème des sources peut être différent suivant les parties du *De opificio*, mais « la majeure » reste que l'œuvre est conçue comme une addition au corpus cicéronien, ce qui explique le peu de références explicites. En outre, on sait bien que

² E. von Ivanka,

³ Voir Fischer, *Der Weg des Urins*, à propos d'Asclépiade de Pruse et Lactance.

⁴ P. A. Roots, *The De opificio dei: the workmanship of God and Lactantius*, *Classical Quarterly*, 37,2,1987, p. 466-486.

dans l'Antiquité tardive, on ne cite généralement pas sa source directe. Lactance fait référence aux Épicuriens, aux Académiciens (3 fois), jamais aux Stoïciens : il cite ses adversaires, mais pas sa source directe, ce qui est un signe de l'aspect rhétorique et polémique de l'œuvre. Quant à sa bibliothèque, peu d'évidences subsistent : aucune preuve d'utilisation de sources grecques directes (y compris le *Corpus Hermeticum*), mais des sources philosophiques et grammaticales : au premier rang Cicéron (mais Lactance ne le suit pas servilement), mais aussi Sénèque (peut-être des œuvres perdues), Lucrèce (comme auteur épicurien), et Varron (pour les étymologies notamment). J'y ajouterai une rubrique relevant de la littérature philosophico-médicale (un ou plusieurs manuels) pour expliquer les éléments dont on ne voit pas à quelle source connue on pourrait les renvoyer. Compte tenu de l'information dont on dispose aujourd'hui, il est peut-être vain d'espérer aller bien au-delà.

4. Afin d'essayer de savoir ce que Lactance pense de la médecine et des médecins, nous avons élargi l'enquête à l'ensemble de l'œuvre de Lactance⁵. Il ne cite pas de nom de médecin. Samuel Brandt, l'auteur de l'édition de Lactance dans le *Corpus de Vienne*, n'a pas jugé utile de donner dans son Index une entrée à *medicus* ou à *medicina*. À l'aide d'une concordance informatique, on relève dix occurrences à *medicus*, six à *mederi* et neuf à *medicina*. Le bilan est maigre. De plus, Lactance pense que le Christ est le vrai médecin, le seul vraiment capable de guérir, et il n'est pas loin de dénier toute utilité à la médecine (*inst.* 6,24,21 : évocation des miracles du Christ qui guérit). Cela inciterait à estimer que l'information proprement médicale de Lactance est mince, et que ses intérêts le portaient plutôt en direction d'une tradition naturaliste et philosophique.

5. La comparaison de la science médicale antique avec Lactance permet aussi de mieux juger les connaissances de Lactance⁶. Il faut

⁵ Voir M. Perrin, *L'homme antique et chrétien. L'anthropologie de Lactance* (250-325), *Théologie historique* 59, Paris 1981, p. 208-210.

⁶ Pour une approche globale suffisante vu notre objet, voir *l'Histoire de la pensée médicale en Occident, 1. Antiquité et Moyen Âge*, dirigée par M. Grmek, .../...

avouer que les points de contact n'abondent pas vraiment. La médecine du *paterfamilias* romain (Caton, Varron, Plin l'Ancien), concrète, faite de recettes pratiques n'intéresse visiblement pas Lactance : rien sur la thérapeutique, les traitements chez lui. De même chez Celse : l'encyclopédiste parle des différentes sectes médicales, des méthodistes qui rêvent de faire de la médecine une science exacte, de la médecine scientifique pratiquée dans le monde romain et qui est grecque ; les centres d'intérêt sont visiblement autres chez Lactance.

On se trouve dans une situation de plus grande proximité avec Galien (219-210/216), qui a écrit un traité intitulé *Que l'excellent médecin est aussi philosophe*. Or Galien admire Platon, et dépend fortement d'Aristote tout en n'adhérant pas à une secte médicale unique. Son *De usu partium* insiste sur l'idée que tout est merveilleusement apte à sa fonction : cela consonne fortement avec Lactance (mais aussi avec les propos de Balbus dans le *De natura deorum*). Au total, Galien constitue l'aboutissement du savoir médical antique ; il est devenu une source, et on a considéré qu'il pouvait remplacer la littérature médicale antérieure. La conséquence en a été la disparition de ce qu'il avait remplacé ; et les proximités que l'on relève entre Lactance et Galien s'expliquent en fait par l'usage de traditions communes. Car des idées spécifiques à Galien ne se retrouvent pas chez Lactance. Pour le médecin, les reins attirent les parties séreuses, non du sang qui arrive aux reins, mais de tout le sang élaboré par le foie, et ils les transforment en urine. Rien de semblable chez Lactance. On peut en conclure un intérêt faible pour ce qui est proprement médical « en soi ».

6. Cependant, la rédaction du *De opificio* a nécessité des connaissances de la part de Lactance, comme on le voit si l'on entre un peu dans le détail de l'œuvre que l'on peut résumer ainsi :

- le squelette, la structure d'ensemble de l'homme (ch. 5)

Paris 1995 (au Seuil), et notamment le chapitre intitulé "Les voies de la connaissance : la médecine dans le monde romain", par Danielle Gourevitch (p. 94-121).

- la structure parallèle des animaux et de l'homme, leur beauté et leur utilité (ch. 7)
- la station debout ; la tête, les yeux et les oreilles (ch. 8)
- les sens (ch. 9)
- organes divers ; les mains (ch. 10)
- les organes internes. Respiration et digestion (ch. 11)
- Varron et Aristote⁷ : questions touchant à l'hérédité (ch. 12)
- Lactance ne parle pas des organes sexuels. Les membres inférieurs (ch. 13)

- les organes à finalité obscure. Un élément est donné par l'étymologie. Lactance s'oppose ici à la théorie de la localisation des passions (qui relève de la médecine stoïcienne)⁸. La conclusion du chapitre exprime l'impuissance de la raison humaine dans des domaines réservés à Dieu⁹

- la voix (ch. 15). Lactance adopte une position nuancée, entre science totale et ignorance totale (15,5)

- la *mens* a une localisation incertaine (ch. 16)¹⁰ ; elle n'est pas harmonie (contre Aristoxène)

- l'*anima* : sa nature inexplicable et non réductible au sang, à la chaleur, au souffle (ch. 17)

- *anima* et *animus* (ch. 18)

- la génération de l'âme vient de Dieu. Salut et vertu sont liés (ch. 19)

7. Deux exemples plus précis illustrent maintenant notre propos :

⁷ La question des sources et des canaux par lesquels l'aristotélisme arrive à Lactance n'est pas entièrement résolue.

⁸ Cette théorie se retrouve quasiment partout. La source de Lactance pourrait être cherchée du côté du scepticisme académique (penser aux *Académiques* de Cicéron). Notons qu'en *inst.* 6,15,4, Lactance admet la théorie de la localisation, ce qui pose un problème de cohérence : que pense-t-il vraiment à ce sujet ?

⁹ l'idée est déjà chez Tertullien, *De anima* 10.

¹⁰ Le classement de la matière dans le *De opificio* va globalement du plus certain au plus incertain.

7.1. *De opificio*, ch. 5¹¹ : le squelette¹².

Au commencement, quand Dieu façonna les êtres vivants, Il ne voulut pas les former par agglomération et relier leurs éléments pour leur donner une apparence sphérique, afin qu'ils pussent facilement se mouvoir pour se promener et se diriger de n'importe quel côté, mais Il a fait saillir la tête du sommet même du corps. De même, Il a étiré certains membres plus en longueur, ceux que l'on appelle les pieds, pour que, foulant le sol par des mouvements alternés, ils conduisent l'être vivant là où son intention l'aurait porté, ou bien là où la nécessité de chercher sa nourriture l'aurait fait venir. 2. Or, du petit vase même du corps, Il a fait sortir quatre proéminences, une paire en arrière, les pieds, qui se trouvent chez tous les animaux, et de même, une paire très proche de la tête et du cou, dont les êtres vivants se servent à des usages divers. En effet, les animaux domestiques et les bêtes sauvages ont des pattes de devant semblables aux pattes de derrière, alors que l'homme a des mains qui ne sont pas destinées à marcher, mais à fabriquer et tenir. 3. Il y a aussi une troisième espèce chez qui ces membres antérieurs ne sont ni des pieds, ni des mains, mais des ailes, où des plumes sont fixées à la file et permettent le vol. Ainsi une seule et même structure comporte des apparences et des usages divers. 4. Et pour maintenir solidement la partie épaisse du corps, Il a assemblé, en liant entre eux des os, dont les uns sont longs et d'autres courts, une sorte de quille que nous appelons l'épine dorsale, et Il n'a pas voulu la former d'un os unique et continu, pour ne pas retirer à l'être vivant la possibilité de marcher et de se fléchir. 5. Depuis sa partie pour ainsi dire centrale, Il a étendu en des directions opposées les côtes, c'est-à-dire des os transversaux et plats, qui s'incurvent doucement et reviennent presque sur eux-mêmes comme en cercle pour protéger les viscères internes, si bien que les parties qui devaient être faites molles et moins solides, puissent être abritées par le pourtour de cette grille solide. 6. Et au sommet de cet assemblage, que nous avons dit semblable à la carène d'un bateau, Il a

¹¹ Voir le texte dans *Sources Chrétiennes*, t. 213, et le commentaire, t. 214.

¹² Voir notre *Homme antique et chrétien*, ch. 2.

placé la tête, pour y mettre le gouvernail de l'être vivant tout entier, et Il lui a donné ce nom de *caput*, comme Varron l'écrit justement à Cicéron, parce que « c'est de là que les sens et les nerfs prennent (*capiant*) leur départ ». 7. Mais ces membres dont nous avons dit qu'il les a fait saillir du corps pour qu'il puisse marcher, agir ou voler, Il a voulu les constituer par des os qui ne soient ni trop longs, en considération de leurs mouvements rapides, ni trop courts en considération de la solidité, mais peu nombreux et grands. 8. En effet, ces os vont soit par deux, comme chez l'homme, soit par trois comme chez le quadrupède : Il ne les a cependant pas faits massifs, pour éviter que leur inertie et leur lourdeur ne retardent la marche, mais creux et remplis intérieurement de moelle, pour conserver au corps sa vigueur. En revanche, Il ne leur a pas donné un diamètre constant sur toute leur longueur, mais leurs extrémités, grâce à des articulations plus épaisses, ont reçu une forme de boule, pour qu'ils pussent plus facilement s'attacher aux tendons et effectuer plus sûrement des mouvements de conversion, ce qui les a fait nommer vertèbres. 9. Il a donc couvert ces articulations, solidement consolidées d'une sorte de revêtement lisse, que l'on appelle cartilage, précisément pour leur permettre de se plier sans écorchure et sans aucune sensation de douleur. Il ne leur a cependant pas donné une forme unique. 10. En effet, Il a fait les unes simples et rondes comme des boules, du moins dans les articulations où il fallait que les membres pussent bouger de tous côtés, comme dans les épaules, puisqu'il est nécessaire de tourner et d'agiter les mains vers n'importe quel côté, mais Il en a fait d'autres larges, plates et rondes d'un seul côté, là où il fallait seulement que les membres se pliassent, comme dans les genoux, les coudes et les mains mêmes. 11. Car s'il est beau et utile que les mains se meuvent de tous côtés à partir de leur point d'attache, de même assurément, si cette même disposition survenait aussi aux coudes, un mouvement de ce genre serait à la fois superflu et disgracieux. 12. En effet, dès lors, la main, ayant perdu sa noblesse actuelle, paraîtrait, par sa mobilité excessive, semblable à une trompe d'éléphant, et l'homme serait tout à fait un « anguimane », car ce genre d'organe a trouvé une réalisation admirable dans cette bête si monstrueuse. 13. Dieu, en effet, a voulu montrer sa providence et sa puissance par l'admirable variété de cette réalité multiple, et comme Il n'avait pas allongé la tête de cet animal

assez loin pour lui permettre d'atteindre le sol de sa bouche - ce qui aurait été affreux et repoussant - et qu'Il avait armé sa bouche même de défenses proéminentes, si bien que, même s'il atteignait le sol, ses défenses lui enlèveraient cependant la possibilité de paître, Il a fait pousser entre elles à partir du front un membre souple et flexible, grâce auquel l'animal pût saisir et tenir n'importe quel objet, afin que ni la grandeur saillante de ses défenses, ni la petitesse de son cou ne lui ôtassent le moyen de prendre sa nourriture.

Lactance y développe une vision comparatiste. L'homme et l'animal présentent des similitudes de structure. Mais l'homme a une station droite qui le rapproche de Dieu : l'idée a donc des implications théologiques. Les os et les articulations permettent des considérations qui remontent à Aristote. La comparaison des côtes et de la colonne vertébrale à la charpente d'un bateau est ovidienne. Le finalisme de la description est net (tout comme pour les mains et le pouce). Lactance fait un lien entre station droite, main, voix et civilisation humaine. Les points de comparaison possibles laissent entrevoir une tradition composite qui se laisse mal cerner avec précision. Il est clair toutefois que Lactance s'intéresse à l'interprétation du fait plus qu'au fait lui-même.

7.2. *De opificio*, ch. 11¹³ : respiration et digestion¹⁴.

Ensuite, je dois nécessairement commencer à parler aussi des viscères internes : la beauté ne leur a pas été attribuée, parce qu'ils sont cachés, mais bien une utilité incroyable, car il était besoin que notre corps formé de terre se nourrit de quelque suc provenant des nourritures et des boissons, comme la terre même le fait aussi des pluies et des gelées blanches. 2. Le très prévoyant artisan a fait en son milieu un réceptacle pour les aliments, afin que, après les avoir digérés et liquéfiés, ce dernier distribuât les sucs vitaux à tous les membres. 3. Mais comme l'homme est composé d'un corps et d'une âme (*anima*),

¹³ Cf. note 11.

¹⁴ Voir notre *Homme antique et chrétien*, ch. 6, et notamment p. 188-190 (schématisation des différents systèmes).

ce réceptacle dont j'ai parlé plus haut fournit au corps seul un aliment ; et Dieu a donné au souffle vital (*anima*) un autre siège. Il a fait une sorte de viscère, mou et peu dense, que nous appelons poumon, et Il ne l'a pas façonné à la manière une outre, de peur que le souffle ne se répande au-dehors tout d'un coup, ou qu'il ne le gonfle tout d'un coup. 4. Dieu a fait un viscère plein, mais capable de se gonfler et de contenir l'air, pour recevoir progressivement le souffle, pendant que le souffle vital se répand à travers cette porosité, et pour restituer peu à peu le même air en sens inverse, pendant que celui-ci se déploie au sortir de cet organe : en effet, le mouvement alternatif et lent de l'inspiration et de l'expiration maintient la vie dans le corps. 5. Par conséquent, puisqu'il y a deux réceptacles dans l'homme, l'un d'air, qui nourrit l'âme, l'autre de nourriture, qui nourrit le corps, il est nécessaire, que deux conduits passent à travers le cou, le conduit nourricier et le conduit respiratoire ; celui du dessus mène de la bouche à l'estomac, celui du dessous des narines au poumon. 6. Leur nature et leur fonctionnement sont opposés. En effet, celui qui est un passage à partir de la bouche a été fabriqué souple, et ses bordures sont jointives, de manière à être toujours fermé, comme la bouche même, puisque la boisson et la nourriture élargissent et ouvrent le gosier, car ils sont de nature corporelle, et se fraient l'espace pour passer. 7. En revanche, le souffle qui est incorporel et subtil, parce qu'il ne pouvait se frayer un espace, a reçu une voie largement ouverte que l'on appelle le larynx. Il est composé d'os flexibles et souples comme d'anneaux assemblés et liés les uns aux autres à la manière d'un roseau, et ce passage est toujours largement ouvert. 8. En effet, le souffle ne peut jamais cesser de circuler ; en raison de sa circulation incessante, une partie d'organe étant utilement abaissée à partir du cerveau - son nom est la lurette -, il est contenu pour ainsi dire par cette sorte d'obstacle, pour éviter qu'en véhiculant avec violence une brise insalubre, il ne gêne la délicatesse de son habitacle, ou qu'il ne porte toute sa virulence nocive jusqu'au fond des réceptacles internes. Et c'est pour cette raison aussi que les narines ont des ouvertures étroites : en effet, on les a ainsi nommées parce que c'est par elles que l'odeur ou le souffle ne cessent de « glisser » (*nare*). 9. Cependant, ce conduit respiratoire s'étend non seulement jusqu'aux narines, mais aussi jusqu'à la bouche, aux extrêmes limites du palais, là où

commencent à se soulever en un renflement les amygdales situées jusqu'en face de la lurette. 10. La cause et la raison n'en sont pas obscures. En effet, nous n'aurions pas la faculté de parler si, de même que le chemin du gosier ne s'ouvre que sur la bouche, de même, la trachée ne s'ouvrirait que sur les narines. 11. Par conséquent, l'habileté divine a ouvert une route à la voix à partir de ce conduit respiratoire, pour que la langue pût s'acquitter de sa fonction de sa fonction et fragmenter par son impulsion l'émission continue et ininterrompue de la voix même, de manière à produire les paroles. Si ce passage était obstrué de quelque façon, ce serait une cause nécessaire de mutisme : en effet, tous ceux qui pensent qu'il y a une autre raison pour laquelle des hommes sont muets, se trompent assurément. 12. Car ils n'ont pas, comme on le croit couramment, la langue enchaînée, mais ils exhalent par leurs narines un souffle sonore, comme s'ils mugissaient, parce que le passage de la voix vers la bouche est soit totalement nul, soit insuffisamment ouvert pour qu'il soit possible d'émettre une voix pleine. 13. La plupart du temps, cette infirmité est congénitale ; parfois aussi, le hasard fait que, par suite de quelque maladie, l'obstruction de cette entrée ne laisse pas passer la voix vers la langue et les rend muets, alors qu'ils étaient doués de parole. Dans ce cas, le sens de l'ouïe est nécessairement bouché lui aussi, en sorte que, incapable d'émettre le son de la voix, il ne peut pas l'admettre non plus. L'ouverture de ce passage conditionne donc la parole. 14. C'est ce qui permet aussi lorsqu'on fréquente les bains, vu que les narines ne peuvent supporter la chaleur, que l'air brûlant passe par la bouche ; de même, si par hasard un rhume dû à un refroidissement vient à obstruer les conduits de nos narines, nous pouvons aspirer l'air par la bouche, afin que le souffle ne soit pas étouffé par l'obstruction du passage. 15. Or, quand les aliments reçus dans l'estomac et mélangés à l'humeur de la boisson se trouvent déjà complètement digérés par la chaleur, leur suc répandu inexprimablement à travers les organes irrigue et vivifie l'ensemble du corps. 16. Comme les replis multiples des intestins, eux aussi, et leur longueur enroulée sur elle-même et pourtant liée en une seule chaîne, sont une œuvre extraordinaire de Dieu. Car, quand l'estomac a relâché hors de lui les aliments digérés, ils sont peu à peu poussés vers l'extérieur par l'intermédiaire de ces sinuosités des intestins, de telle sorte que tout ce qu'il y a en eux mêmes de suc

nourricier du corps soit réparti entre tous les organes. 17. Et cependant, pour éviter que par hasard ils se trouvent retenus et restent arrêtés quelque part, accident qui pourrait se produire à cause des flexions des enroulements mêmes, qui reviennent souvent sur eux mêmes, et qui ne pourrait se produire sans porter un grave préjudice au corps, Dieu les a enduits d'un suc plus épais, pour que ces ordures du ventre tendissent plus facilement vers leurs issues par un lieu glissant. 18. Cette organisation aussi est très subtile : la vessie, dont les oiseaux n'ont pas l'usage, a beau avoir été séparée des intestins et ne posséder aucun conduit par où en extraire l'urine, elle n'en est pas moins complètement remplie et distendue par le liquide. 19. Il n'est pas difficile de voir clairement comment cela se fait. Les parties des intestins qui reçoivent de l'estomac la nourriture et la boisson sont plus larges que tous les autres replis et ont des parois beaucoup plus fines. 20. Ces dernières entourent la vessie et l'enveloppent : en effet, quand le mélange de nourriture et de boisson est parvenu à ces parties, les excréments s'épaississent et passent, mais tout le liquide est filtré à travers ce tissu délicat, et la vessie, dont la membrane est fine et déliée, l'absorbe et le rassemble, pour l'évacuer par l'issue que la nature lui a ouverte.

Lactance traite ici de l'anatomie et de la physiologie d'organes cachés : il se trouve évidemment dans une situation beaucoup plus difficile à comprendre et à expliquer que dans le cas précédent. L'exposé n'est pas très cohérent, car tout n'est pas regroupé logiquement dans le *De opificio*, mais il faut aussi reconnaître que le mélange des notions est proche de ce que l'on peut lire dans le *de natura deorum*. En revanche, la bévue de Lactance sur la position relative de la trachée et de l'œsophage n'a pas de source évidente (mélecture ou étourderie pure et simple ?). Puis il traite de l'excrétion et commet une erreur sur les reins par rapport à ce que l'on pouvait savoir vers 300. Dans ce chapitre, on soupçonne l'utilisation de sources disparates par un auteur qui arrive aux limites de son savoir médical et dont l'intérêt est plus philosophique et apologétique que scientifique (même si on prend ce mot en son sens antique).

8. Pour conclure rapidement : ne fût-ce qu'à travers ces deux exemples, les grandes lignes de la pensée de Lactance se laissent appréhender. D'abord, l'importance du *De natura deorum* ; sans doute,

Minucius Felix avait-il déjà montré le chemin en « christianisant » l'œuvre cicéronienne, mais l'attitude de Lactance reste remarquable dans l'utilisation (par rétorsion rhétorique) de la philosophie à un moment où philosophe était à peu de choses près synonyme de païen et où précisément les philosophes avaient joué un rôle signalé par Lactance lui-même dans le déclenchement de la persécution de 303.

La complexité de la structure littéraire et rhétorique du *De opificio* est aussi claire. Il faut avouer qu'en raison du naufrage quasiment complet de toute une littérature technique, il est devenu difficile de cerner les sources directes de Lactance, dont beaucoup nous échappent dans la pratique. On ne croira cependant pas qu'il ait puisé dans une bibliographie monstrueuse ; il a dû se contenter de ce qu'il avait sous la main pour compléter Cicéron, quitte à opérer des réorientations subtiles ; on notera à titre d'indication que l'anthropomorphisme du *De opificio* est sensiblement plus net que celui du *De natura deorum* (faut-il penser à la Genèse ?). Dans le même ordre d'idées, Lactance parle du corps, mais de l'âme aussi ; sur ce point, c'est une originalité par rapport à Cicéron et par rapport à la littérature de commentaire de la Création qu'on regroupe sous l'appellation de littérature de l'« hexameron ».

En fait, la démonstration se situe en trois temps, si l'on considère la logique de Lactance. Premier temps, la polémique contre Épicure a pour finalité de débayer le terrain en montrant (négativement) que les négateurs de la Providence ont tort. Deuxième temps : l'exposé concernant le corps humain permet de prouver positivement l'existence de la Providence : on est dans le domaine de l'intelligible et du sensible (à la différence des questions touchant l'âme), à proximité, globalement parlant, du *De natura deorum*. Troisième temps : les problèmes de l'âme, à propos desquels rien n'est sûr, à deux exceptions près : l'âme est immortelle (*opif.* 17,1), et elle est « semée » par Dieu (*opif.* 19,3), avec un lien de causalité entre les deux affirmations. On peut se demander pourquoi Lactance traite de questions qui semblent ne renforcer en rien ce qu'il a dit antérieurement. Mais il me semble qu'à la réflexion, ce troisième temps s'explique. Après avoir parlé de ce qui est accessible à la raison humaine, Lactance évoque ce qui ne l'est pas et qui ne s'explique que par rapport à Dieu et, si je puis dire, à la raison de la transcendance

divine qui dépasse infiniment la raison humaine¹⁵. Autrement dit encore, ce qui est compréhensible chante la gloire de Dieu et de sa Providence, et ce qui ne l'est pas en fait autant, mais à un autre niveau.

Car la spiritualisation du corps humain est sur ce plan une notion capitale¹⁶, sur laquelle on ne saurait assez insister. Lactance cherche de quoi le monde matériel est signe, et sur ce plan, il n'est sans doute pas redevable à Cicéron seul.

Enfin, à titre de comparaison pour conclure la conclusion, notons que l'approche de Lactance est très différente de l'approche médiévale. Car le Moyen Âge part du malade. L'*infirmus* a une place dans le projet divin conduisant à son propre salut et à celui d'autrui, dans un monde où la présence des malades était quotidienne et obsédante. En fait, le malade est à la fois rejeté, à l'image du péché qui est la cause de sa maladie, et élu, en tant qu'image du Christ souffrant. On rejoint Lactance dans la mesure où cette vision repose sur une conception théologique. De même, le Moyen Âge insiste sur le thème du Christ médecin, avec la double approche, celle de l'Exode 15,26 : « Car je suis Yahweh qui te guérit », et celle de l'Ecclésiastique 38,1 : « honore le médecin ... à cause des besoins que tu en as, car lui aussi c'est le Seigneur qui l'a créé ».

¹⁵ Voir Jean Bottéro, *Naissance de Dieu*, p. 296 sq., sur le problème du mal, où la réponse in fine consiste à renvoyer à la transcendance de Dieu, inaccessible à l'homme.

¹⁶ Voir notre *Homme antique et chrétien*, ch. 7.

CHAPITRE III

VARRON DE RÉATE